

Vittorio Sereni

Né en 1913 à Luino, Vittorio Sereni concevra la poésie comme un exercice de haute fidélité. « Gardien non des années, mais des instants », il enregistre et conserve. Cette conception de la pratique poétique est sans doute liée aux aléas de l'existence. Elle plonge aussi ses racines dans la formation du poète et la fréquentation de Banfi, un des maîtres de la phénoménologie italienne, dont il suivit l'enseignement. Face aux tentations de l'hermétisme, Sereni conserve l'exigence d'un retour aux choses mêmes, s'il faut entendre par là, une attention aux choses du monde et de l'art qui précède le jugement et les rend équivalentes dans l'émotion. Oui, il y a un parti pris des choses chez Sereni et qui est aussi un refus d'un lyrisme personnel : n'écrivait-il pas à Vigorelli en 1937 : « Io in poesia, sono "per le cose"; non mi piace dire "io", preferisco dire "loro" » ? « Moi, en poésie, je suis pour les choses, je n'aime pas dire : "je", je préfère dire : "elles" ».

Sereni consacre en 1936 sa thèse à Gozzano pour lequel il développe une théorie de la perplexité.

À quoi reconnaît-on la poésie de Sereni ? C. Ossola répond en ces termes : « Un langage à la limite de la quotidienneté, fait de noms, de dates, d'orages d'été, de soirées ou de matinées sur le lac, qui réveille de nombreux échos et qui possèdent la qualité de la durée, de faire durer le temps passé dans le temps présent, dans une contamination moderne entre la poésie pure et la narration ». Il est vrai que Sereni est un lecteur de Proust comme de Faulkner qu'il disait préférer à Goethe. On comprend bien pourquoi ses poètes préférés furent Montale et Saba : comme Saba il a le goût des choses, la tentation de la prose, l'allure narrative, l'amour déchirant de la joie, de la fête, de l'inspiration.

Après ces années de formation qui aboutissent au premier recueil *Frontiera*, publié en 1941, puis repris en 1942 sous le titre de *Poesie* et en 1962 avec un important réaménagement, V. Sereni passera la seconde guerre mondiale dans un camp de prisonniers en Algérie. Cette expérience fut déterminante car ce fut celle de l'absence : absence à soi mais surtout absence à l'histoire en train de se faire. C'est ce paradoxe que *Diario d'Algeria*, sorte de *Carnet de la drôle de guerre*, est l'expression (1947). On retrouve dans ce recueil les capacités expressives de Sereni mais aussi son exigence d'inscrire le poème dans une histoire concrète : tous les poèmes portent la date de la circonstance (Mallarmé) qui les fit naître. Dans *Diario d'Algeria*, Sereni offre une image de « vaincu », logé au purgatoire, déprimé et sans force. On peut y trouver une vision de l'homme moderne, proche des figures de Kafka ou de T.S. Eliot. Entre 1945 et 1955, Sereni se consacre à la prose et à de nombreuses activités éditoriales : traductions, journalisme, directeur de collection.

Fruit de ces expériences et des débats qui agitent l'Italie des années 50 (problèmes de l'histoire, de l'*impegno civile*, des avant-gardes, du lyrisme personnel), la publication tardive des *Strumenti umani* en 1965 correspond à une véritable inflexion dans la poétique de Sereni : le poème est envahi par l'*espace du dehors* : la rue, la société, la cité, l'histoire. Du point de vue formel, le recueil se distingue par une poétique encore plus proche de la prose, poésie « du premier venu », pétrie de répétitions et de dédoublements. La réussite des *Strumenti umani* tient à la capacité de Sereni à tenir ensemble la réalité du quotidien, de la rue, de la cité dans sa topographie, les exigences de l'histoire culturelle et politique de l'Italie et la ligne haute de son lyrisme fait d'émotions, d'éclairs inspirés et d'admirables surimpressions.

En 1981, il publie *Stella variabile*, considéré comme un des recueils les plus importants de la poésie italienne de l'après-guerre. La même année il offre son cahier de traductions : *Il musicante di Saint Merry* qui contient d'importantes traductions de W.C. Williams et de René Char.

Il meurt le 10 février 1983 dans une période d'intense créativité.

Bibliographie : Les poésies de Sereni sont disponibles chez Mondadori dans la collection *I Meridiani* (aux soins de Dante Isabella). Un fort volume de proses rassemblées par G. Raboni a été publié en 1998 sous le beau titre : *La tentazione della prosa* (Mondadori). Enfin, sous le titre *Sentieri di Gloria*, on trouvera les notes littéraires de V. Sereni (1996, Mondadori).

Bibliographie en français : *Les Instruments humains* précédé de *Journal d'Algérie (Gli strumenti umani, 1965 ; Diario d'Algeria, 1947)*, poèmes traduits par Philippe Renard et Bernard Simeone, préface de Bernard Simeone, postface de Philippe Renard. Verdier, « Terra d'altri », 1991, bilingue ; *Étoile variable (Stella variabile, 1981 ; édition revue et augmentée, 1983)*, poèmes traduits par Philippe Renard et Bernard Simeone, préface de Franco Fortini, Verdier, « Terra d'altri », 1987, bilingue ; *Madrigal à Nefertiti* et autres poèmes, traduit et préfacé par Jean-Charles Vegliante, [Le Caire], Éditions de la rue Champolion, 1987.

Bibliographie critique : au sein d'une bibliographie abondante, on indiquera, P. Pagnanelli, *La ripetizione dell'esistere. Lettura dell'opera poetica di Vittorio Sereni* (1980), M.L. Baffoni Licata, *La poesia di V. Sereni. Alienazione e impegno* (1986).

Rendre hommage à Sereni sans prétendre rendre compte de son œuvre – on a choisi trois citations d'inégale longueur. La première est extraite du texte que Sereni consacra à Montale ; la seconde d'une lettre adressée à Ferruccio Benzoni à la suite de la publication des œuvres complètes. Le dernier texte est l'hommage d'A. Zanzotto qui vaudra ici, avec la lecture de C. Mouchard, comme poétique générale de Sereni.

1. « Telle est la véritable dette que nous avons contractée à l'égard de Montale (dette extralittéraire, faut-il le dire ?) : au sein de tous ses doutes quant à la vie, il nous a donné, dans notre jeunesse, la passion de la vie ». (« *Ci appassionò alla vita* » ; *Epoca*, a. XXVI, n° 1309, 8 novembre 1975, p. 38).

2. « Cher Ferruccio... un livre ne compte pas s'il ne devient pas sang commun, sensibilité, regard unifiant sur les choses. [...] Je me doute bien que peu sauront trouver dans ce livre ce que je crois malgré tout être vivant en moi : l'amour de la vie. C'est ma faute, c'est la faute de mes faibles forces si on ne le perçoit pas. » (in *La luna*, n°8, 1995).

3. « Évoquer Vittorio Sereni de manière adéquate est devenue une tâche toujours plus ardue ; plus les années passent depuis sa disparition, plus sa figure et son œuvre acquièrent une valeur d'exemplarité en assumant la force diffuse d'une référence dont « émanent », de manière toujours plus admirable, de subtils secrets et des messages complexes. Toute la poésie de Sereni est née d'une âme d'autant plus profonde dans ses sentiments et dans ses sensations qu'elle résistait à les faire passer dans les mots – à les « réduire » ou à les « élever » dans les mots. Tout le non-dit qui entoure chacune de ses compositions et qui se retrouve dans les intervalles souvent étendus qui séparent les œuvres entre elles, vibre et se fait sentir dans le dit, qui a tout à la fois la sèche violence de l'immédiat et du tangible, et le caractère estompé, ou la douceur même, du non-lieu. Tout cela indique une situation psychique, mentale et formelle qui tendrait à rendre insituable toute expérience vécue et tout espace à partir du moment où elle s'annonce elle-même comme insituable. Et ainsi, les affirmations-descriptions limpides, nettes, l'éclat çà et là interrompu de séries d'images, les reconnaissances qui surgissent en un instant, mais aussi les annonces d'événements à venir, et tout le grouillement d'élan narratifs s'entremêlent et se succèdent dans l'œuvre de Sereni avec un rythme de fébrilité brisée ou de calme où culmine un dire toujours révélateur de cet impératif qui vient les nier ou les démentir dans le soupçon de quelque chose d'imprononçable.

Des figures et des paysages offrant comme les cadences d'un « alphabet essentiel », des phrases qu'on reconnaît comme déjà écrites dans on ne sait quelle couche oblique de l'être et sélectionnées, non sans cruauté, vont créer autour d'elles des auréoles, des franges de fraîcheur, la tendre primeur des saisons, le sentiment d'un abandon à une confiance ou à une foi du soi dans son existence et dans celle du monde. Et quand bien même tout le lisible court le risque de rester trace précaire et dissolution, il devient dans la poésie de Sereni définitif et définitoire, presque malgré lui, et de manière absolument singulière. Tout se passe comme si Sereni nous disait que « non », « non il ne fallait pas », que nulle expression ne suffit, qu'il pourrait sembler presque insultant de penser même ouvrir certaines réalités à la possibilité d'une perception, et qu'il nous avertit que le banal est toujours une rotation infinitésimale de ce qui peut être sublime, même si le contraire peut être vrai aussi.

Par ailleurs, il fallait bien qu'une poésie née avec l'humble simplicité de la respiration s'explique avec la menace d'un « devoir » de la poésie, entendu tout à la fois comme un « engagement » envers le monde, et comme l'expression d'une éthique intérieure à la poésie elle-même. Mais pour ce qui est de Sereni, la confrontation était inévitable et acceptée d'avance, même si elle pouvait atteindre une cruauté susceptible de le conduire au point de ne pas se sentir un vrai poète, ou de se justifier, d'une certaine manière, de son « exil sage », de son « fil de fidélité », lui qui était toujours aux aguets, dans une forme de pré-démission – ce qui vaut surtout pour les œuvres de la maturité. Mais Sereni savait très bien que c'est seulement dans les longues phases de suspension, non moins opaques que celles des mystiques (et loin cependant de toute forme de mystique) et dans le corps à corps, fût-il dédramatisé, avec toutes les formes de la négation, que c'était là seulement que pouvait se présenter à lui cet ensemble d'abandons retenus, de grâces légères et de « gentilles sévérités ». Ou, au contraire, il s'agissait de plongées rapides – comme dans l'alternance de films en noir et blanc et de déchirures de couleurs poignantes, d'où lui arrivait, alors qu'il s'asseyait sur les rivages, toujours de l'autre côté du fleuve, une invitation à calmer ses inquiétudes sur la fertilité de la grâce elle-même. Des voix lui arrivaient venues des zones les plus éloignées et pourtant à portée de la main et qu'il pouvait se représenter comme « endroits de villégiature ». L'oscillation entre « l'endroit » du travail et « l'endroit » de vacances pouvait ramener au premier plan le labeur monotone du quotidien « prosaïque » au sein même de la différence de ces deux situations, comme s'il s'agissait de garantir, une fois mis en évidence ce contrepoint du désenchantement, qui habite le terme même d'« endroit », le démasquage de toute tricherie « poétique »¹. Mais les « endroits » sont aussi des « lieux » où tout est vacant, suspendu, habité de regret, où tout pèse du poids de la présence, où tout est comble enfin, d'assentiments sans déclaration et de bénédictions de vérité : bénédictions amères et plus souvent supposées que véritablement énoncées, mais envahies d'une stupeur de vague mystère, où se loge une intime certitude.

Mais il faut ici reconnaître que la poésie de Sereni, alors même qu'elle est incapable de se libérer des remords qu'elle éprouve face à ce quelque chose de plus qu'elle ne saurait décrypter, ou tout simplement, face à cet (injuste) sentiment de culpabilité de ne pas avoir été là, ou d'être arrivée en retard à cette autre histoire qui aurait pu se construire, cette poésie donc est celle d'un des rares poètes qui détiennent une mémoire jamais éteinte de ce qu'est la joie. Et que cette joie fasse l'objet d'une simple allusion, ou qu'elle soit follement vécue

1. Nous traduisons « posto » par *endroit* pour l'opposer au terme « luogo », *lieu*. Cette différence rappellera telle description aristotélicienne du *topos* comme lieu propre. [N.D.T.]

dans un rêve ou lors d'un moment de lucidité extrême, elle suffit à justifier et à exemplifier toute forme de persistance et de promesse, même si, « quand elle est là, elle se suffit à elle-même ». Elle finit alors par apparaître comme « étoile variable », d'abord dans une expression insérée comme à la dérochée à l'intérieur du poème « *La malattia dell'olmo* », et puis comme titre « paradisiaque » d'une œuvre toute entière. « L'étoile variable » s'affirme ainsi pleinement et en toute autonomie ; elle renferme en elle-même toutes ses potentialités, pour peu qu'on veuille tenir compte de toutes les formes et de toutes les variétés de situations stellaires qui se trouvent tout à la fois indiquées, attendues et annoncées en elle.

L'œuvre entière de Sereni est un entrelacement continu d'éclairs de joies, à travers les images de lac et de mer, d'Italies affolées de lointains « lieux natifs » et gravitant pourtant autour du lieu citadin point trop mal aimé, autour d'une ville de Milan reconnaissable et peut-être disparue aujourd'hui, une ville faite pour l'homme, pure et simple. Et c'est ainsi que le mouvement des couleurs est toujours frustré, mais renaît toujours, pour se fondre avec des mouvements analogues, provenant d'un inconscient, d'un on-ne-sait-où, se déployant à l'unisson dans une chaîne de sagesses et de sentences, et de situations humaines, s'agit-il même de résidus.

Mais où est la poésie alors ? et comment peut-elle naître ? Il y est fait allusion dans les *Ceneri* à l'ombre d'un réminiscence qui mêle Eliot et la tradition chrétienne : « Nasce invece una pena senza pianto/ né oggetto, che una luce/ per sé di verità da sé presume/ – e appena è un bianco giorno e mite di fine inverno »¹. Telle est précisément la seule zone où l'étoile variable de la poésie, comme nourrie par le néant lui-même, peut se mettre à pulser pour se rallier finalement aux percées inattendues de la joie, même si la joie, dans ce poème, semble comme détachée de tout, « se suffisant à elle seule ». Mais l'étoile et la joie s'identifient dans leur position, dans leur proposition, « en elles » et « pour elles ».

Et la joie peut filtrer dans la soudaine espérance d'une métamorphose sociale, elle peut se manifester, en sourdine, dans la ferveur triste d'une usine, ou retrouver ses thèmes les plus purs dans l'amour, et, peut-être de manière plus mythique et dilatée, dans l'amitié, perçue comme une qualité intrinsèque de la jeunesse, d'une jeunesse déjà minée par des présages défavorables, mais ouverte néanmoins, et soutenue par tout un tissu de valeurs comme la fidélité, le jeu élégant, les connivences de l'imagination [...].

Et il est bien vrai que Vittorio fut pour beaucoup ce « grand ami », qu'il pensa ne jamais pouvoir être, un ami qui sait guider et rassurer par sa seule présence, un ami avec lequel parler de poésie sans jamais en parler, ce qui constitue le sous-entendu premier et nécessaire de tout véritable dialogue, un ami ouvert aux conversations distraites sur les mille et une manières différentes de mener sa vie, des enthousiasmes sportifs aux confidences sur les infortunes de la vie qui ne manquent jamais. Et un grand ami, Vittorio le fut en un sens du mot amitié plus important encore selon moi que celui qu'il avait voulu lui donner. Un grand ami, il le fut alors que je ne le connaissais pas encore et que je restai bouche bée, étourdi par les reflets, par les fioritures, par la candeur aussi et les mystères de *Frontiera* (et je pensais : mais alors, il a déjà tout dit, sur moi, sur nous, sur nos journées et sur nos moments...), ce recueil que je découvris et que j'emmenai dans le train pendant la guerre. Et il fut bien ce grand ami quand je l'entrevis, et que je le saluai pour la première fois dans la maison d'Alfonso Gatto, peu après la fin de la guerre, et lors des nombreuses rencontres qui suivirent. Ses œuvres, alors, de la première au *Journal d'Algérie*, aux *Instruments humains* et à *Étoile variable* – sans oublier pour autant ses écrits en prose non moins intenses – ont réussi à indiquer les moments les plus importants de notre temps. Si notre période fut toujours plus menacée par la déception et la folie, il sut, lui, s'en saisir, pour en faire, pour nous tous, et pour chacun, *ad personam*, un destin ».

Andrea Zanzotto, *Pour Vittorio Sereni*².

1. « *Le ceneri* » in *Gli strumenti umani*, Meridiani, op. cit., p. 119. [N.D.T.]

2. D'abord dans les *Atti del Convegno dei Poeti*, sur Vittorio Sereni, Luino, mai 1991, Milano Scheiwiller, 1993, puis in *Scritti sulla letteratura*, vol. II, op. cit., pp. 50-53.

Cinq poèmes inédits et inachevés

Si on me conduisait dans la bâtisse
de ce village où un jour je suis né
et qui maintenant, en poussière de soleil,
est dissous dans ma mémoire,
je ne saurais pas rester
parmi les fleurs des serres défaits
après ce dernier orage d'été

les cheveux à contre-vent je m'en irais
sur les berges avec les gamins
creuser des ports dans la boue
pour les troncs resurgis
de la crue jaunâtre du temps.

oh les accueillir en grand pavois de frondaison
et à leur approche
enfin
comme le font les sirènes des bateaux

.....

.....

★

Cesse de penser que tu es vivante par hasard
– échappée
à l'amas infernal.
Prive les massacreurs de cette dernière excuse.
Laisse-nous penser que tu es vivante par hasard
mais dans le sillon
de ta présence impérieuse
et de tes morts avec toi, comme une aile
un arôme qui te suit :
multitude qui reprend forme
des cendres et qui pour toi se redresse
et se met en chemin
et chante.

Je te trouvais une main sur l'épaule
réconfort d'un long silence
miracle si soudain
– comme me retourner d'un coup
et te découvrir un visage amoureux.
Descendant les escaliers j'étais plus bas
certes, tu me suivais avec ce geste
et lever le bras
c'était ceindre l'abandon de tes hanches.
Tendre ; c'est ainsi que tu descendais en moi
diffuse dans tes cheveux
dans la pleine douceur de tes seins timides
parmi une déchirante odeur de lavande.
Le dimanche fuyait la maison
ravissant des corolles au long du fleuve.
Et les gens loin du centre, soustraits à la poussière
qui en nuage finit par gagner les toits
et nous prive de voir la ville.
Et ainsi toi, opaque à ton tour,
mais figée dans un courant de volute,
mon ombre ne t'arrive même pas ?
Mes rêves penchent vers toi ;
et je te vois grandir
sur le fond de mes paupières abaissées :
des pays éblouis
se libèrent dans la lumière de ton corps
alors que tu te promènes peut-être
avec tes gens
dans des contrées de soleil.

Et cela si je survole comme dans une course folle
dans un champ où manœuvrent des soldats
un drapeau claque
et l'air que déchire un sifflement....
..... tu te détaches tellement
tu consens si bien à l'amour fugitif
des balcons, des jardins et des tours.
Il suffit d'une volte pour te recouvrir.
On voyage alors éperdus
là où se dresse l'Apennin ombreux.
etc. etc.

Sa couleur virant au rouge
avec des indices de mauve
de marron. Et de vert bouteille même
d'un été qui ne veut pas mourir.
Tout ce feuillage
bien mieux que persistant.
Dans sa gloire, il nous automne.

Il vit passer sur la vidéo l'ombre d'un cheval.
Il sut à cet instant
qu'une autre espèce allait s'éteindre.
Il se retrouva les larmes aux yeux,
dans la pénombre ; ceux qui l'entouraient
pleuraient tous
la fin prochaine du cheval.

Mondadori © 1995
Traduit et présenté par Martin Rueff